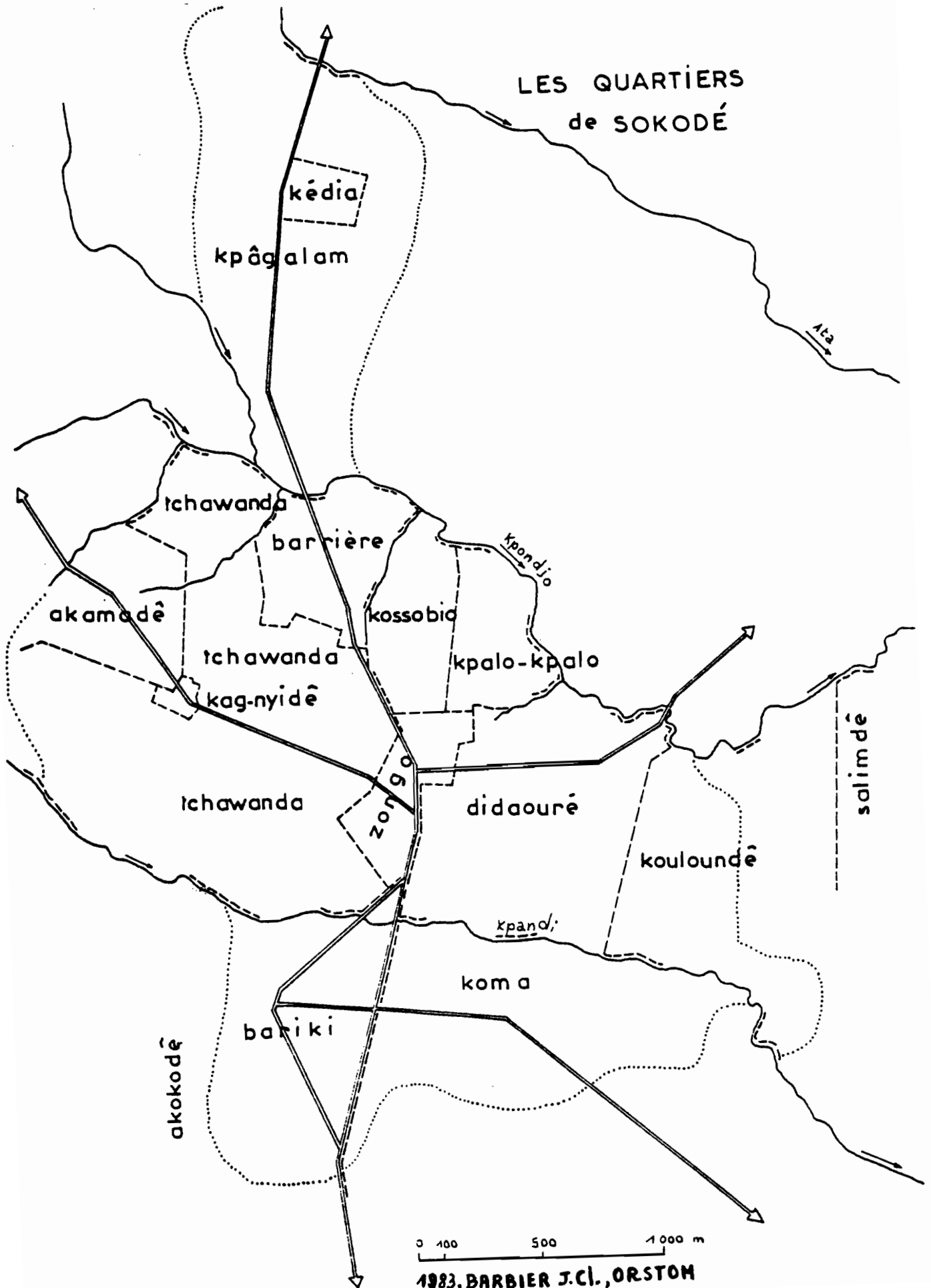


UNITES D'OBSERVATION ET POUVOIRS LOCAUX

BARBIER J.C1.

ORSTOM
Lomé, Togo

LES QUARTIERS de SOKODÉ



Le périmètre d'urbanisation de Sokodé, délimité par le décret du 9 novembre 1970, englobe une très importante partie rurale puisqu'il inclut les villages de Katambara (2 496 habitants en 1981), Birini (524 habitants), Doubouïdê (540 habitants) (mais non Paratao) et une partie de Tchavadé (les quartiers Na-da et Avadidê). Manifestement trop large, nous ne l'utiliserons pas pour notre étude de l'agglomération de Sokodé.

Ville récente, née comme la plupart des cités africaines du fait colonial, Sokodé se caractérise néanmoins par une très forte emprise du droit coutumier sur son sol. Quatre villages préexistaient, en effet, à l'installation allemande.

I - LA CHEFFERIE DE KOMA

Elle dérive de celle de Tchavadé qui est à 8 km au nord-est de Sokodé. Ressortissants du même segment clanique, les gens de Koma considèrent globalement ceux de Tchavadé comme leurs aînés. A ce titre, leurs propres chefs continuent à être inhumés dans le cimetière des chefs de Tchavadé. Appartenant au clan Mola, ils ont droit de postuler à la chefferie de Tchaoudjo dont le souverain porte le titre prestigieux de Ouro Esso (= chef - Dieu). Le roi Akoriko, qui régna vers 1820-1840 (si on applique une durée moyenne de 20 ans par règne), fut ainsi originaire de Koma. De même, plus récemment, Issifou Ayéva (1949-1980), nommé chef supérieur des Kotokoli par l'administration française, fit de sa chefferie, le temps de son règne (1), le haut-lieu du commandement indigène. Au dernier recensement, en 1981, la chefferie de Koma, devenue quartier de Sokodé, comptait 5 430 habitants, soit 11,3 % de la population totale de l'agglomération.

(1) A la fin de chaque règne, sept villages peuvent prétendre à la succession : Kpâgalame, Tchavadé, Koma, Dabara (Katambara), Paratao, Birini et Yélivo, avec la condition suivante : le successeur du roi défunt ne doit pas être choisi dans le même village. Il s'ensuit que le royaume Kotokoli n'a pu secréter de capitale.

III - LE VILLAGE DE KOULOUNDE

Fondé bien avant l'arrivée des Allemands au dire de ses anciens (1) par un nommé Tagwa du clan Tabolu, originaire du Wangara (nom donné au pays des Mandingue par les Haoussa), le village de Kouloundê s'est installé immédiatement à l'est de Didaouré, sur la rive droite de la Na, sur des terres appartenant au village de Salimdê (qui, lui, était sur la rive gauche de cette rivière).

IV - LE VILLAGE DE TCHAWANDA

Situé dans la partie nord-ouest de Sokodé, Tchawanda fut fondé par deux frères originaires de Savê, au Bénin actuel, et ressortissants du clan Kpandé. Ces derniers s'affirmèrent comme grands féticheurs et consacrèrent une butte rocheuse, sise à l'ouest du quartier administratif, sur la rive gauche du Kpandi, comme haut-lieu de leur génie protecteur, Ouro Lombo. Le fondateur de Tchawanda, un nommé Ndjéou, porte d'ailleurs le titre de sa fonction puisqu'on l'appelle Tcha Lézo ndo Ndjéou ; Tcha (= père) et non Ouro (= chef) car l'intéressé est simplement chef de famille et que les concessions qui dépendent de lui ne constituent pas encore un village reconnu comme tel par le souverain de Tchaoudjo ; lézo (= fétiche) ndo (= propriétaire, gardien) manifestant de toute évidence sa fonction religieuse.

Ce village, ou plutôt ces fermes conjointes, semble s'être installé quelques années seulement avant l'arrivée des Allemands.

Ces derniers eurent la malencontreuse idée d'aplanir le piémont de la butte consacrée à Ouro Lombo pour en faire un champ de tir. Le génie protecteur de Tchawanda n'apprécia guère les salves et conseilla l'exil. Les gens de Tchawanda partirent se réfugier chez Ouro Tcharazé du village de Tchaouroundê, dans le massif montagneux du Koronga, au nord-est de Sokodé. Ils en revinrent sous l'administration française lorsque celle-ci incita les montagnards à descendre dans la

(1) Ils énumèrent une dizaine de chefs, l'actuel chef étant inclu dans ce nombre.

zone de colonisation agricole ouverte par ses soins au terminus du chemin de fer du Nord dans la région de Blitta. Ne désirant pas descendre aussi loin, ils s'arrêtèrent sur leur ancien emplacement et réinstallèrent leur génie protecteur sur le monticule. Descendirent avec eux, d'autres groupes du Koronga : les gens de Kag-nyidê (du clan Nawô) qui naguère, avant l'arrivée des Allemands, se trouvaient plus au Sud à Loungadê, entre les chefferies de Koma et de Dabara, ainsi que ceux d'Akamadê du clan Kobou.

*

* *

L'administration coloniale allemande s'installa sur une colline de plus de 420 m d'altitude, à l'entrée sud de la ville actuelle, à gauche de la route lorsqu'on vient d'Atakpamé. Connue maintenant sous le nom de Bariki, ce quartier est pratiquement vide d'habitants hormis quelques logements de fonction. 964 personnes seulement y habitaient en 1981.

L'emplacement réservé aux commerçants européens et indigènes, "la ville commerciale" pour reprendre le vocabulaire de l'époque, fut fixé au-delà du ruisseau Kpandi, de part et d'autre de la route appelée la "Coloniale" car reliant le Togo au Soudan français. Quelques concessions y furent réservées au bénéfice de sociétés commerciales et de commerçants européens individuels. Ce quartier des affaires allait devenir le Zongo comme dans tous les centres administratifs de l'époque (1), c'est-à-dire le lieu de passage, d'hébergement et d'immigration d'un grand nombre de commerçants étrangers : Haoussa, Nago, Yorouba, etc. En 1970, 27,9 % des chefs de ménage du Zongo étaient des étrangers, la plupart originaires du Bénin, du Niger et du Nigeria (le quartier de Didaouré tout proche, dont nous avons vu l'origine soudanaise, n'en abritait, quant à lui, que 6 % (2).

Le Zongo prit de l'extension, s'appuyant en arc de cercle sur le village Didaouré, selon une progression sud-ouest, nord-ouest.

(1) AGIER M., 1981 - Réseaux sociaux, réseaux marchands, les commerçants du zongo à Lomé - Paris, ORSTOM.

(2) MARGUERAT Y., 1981 - La population des villes du centre et du nord du Togo, selon le recensement de 1970 (premiers résultats) - Lomé, Togo, ORSTOM, 20 p.

Tableau 1

REPARTITION ETHNIQUE DES CHEFS DE MENAGE DE SOKODE,
EN 1970, PAR QUARTIERS ET EN %

| | Koma | Didaouré | Kouloundé | Tchawanda ((1)) | Akamadé | Zongo | Kossobio (2) | Barrière | Bariki | SOKODE |
|---------------------------|-------|----------|-----------|-----------------|---------|-------|--------------|----------|--------|--------|
| Kotokoli | 72,1 | 78,5 | 72,7 | 52,6 | 38,6 | 26,6 | 48,5 | 32,8 | 11,8 | 54,6 |
| Ethnies du Sud | 8,7 | 9,9 | 11,3 | 5,3 | 1,3 | 35,8 | 22,1 | 11,1 | 38,9 | 15,4 |
| Bassar, Tchamba | 7,8 | 2,5 | 7,3 | 3,7 | 20,2 | 1,2 | 3,0 | 3,0 | 4,2 | 4,5 |
| Kabyè, Losso, Lamba | 6,5 | 2,4 | 4,7 | 33,8 | 32,3 | 7,0 | 11,2 | 48,1 | 27,1 | 15,0 |
| Autres ethnies du Nord | 2,5 | 0,7 | 2,4 | 2,7 | 5,1 | 1,5 | 3,3 | 0,4 | 4,9 | 2,3 |
| Bénin, Niger, Nigeria | 0,9 | 5,6 | 1,3 | 1,2 | / | 24,1 | 11,3 | 2,5 | 2,8 | 6,7 |
| Autres étrangers | 1,5 | 0,4 | 0,2 | 0,7 | 2,5 | 3,8 | 0,6 | 2,1 | 10,4 | 1,5 |
| TOTAL | 100,0 | 100,0 | 100,0 | 100,0 | 100,0 | 100,0 | 100,0 | 100,0 | 100,0 | 100,0 |
| Nombre de chefs de ménage | 322 | 750 | 450 | 589 | 158 | 399 | 886 | 235 | 144 | 3933 |

Source : MARGUERAT Y., 1981, *op. cit.*

(1) Y compris le petit quartier de Kag-Oydé

(2) Kpalo-Kpalo n'existait pas encore en 1970, et Kpâgalam n'avait pas rejoint l'agglomération de Sokodé.

Avec l'immigration, d'autres quartiers se formèrent : Barrière (1) dans la partie septentrionale de la ville, à l'ouest de la route de Kara, se développant sur le territoire de Tchawanda ; Kossobio au même niveau, mais à l'est de la route, pris quant à lui sur le terrain réservé au Zongo ; plus récemment Kpalo-Kpalo par division du quartier précédent de Kossobio.

Résultats de multiples déplacements individuels, ces derniers quartiers présentent une très forte hétérogénéité de peuplement. Par rapport aux quartiers précédents issus de villages préexistants à l'installation du centre administratif de Sokodé, ils manquent de centre de gravité, d'un noyau homogène autour duquel puisse s'organiser la vie sociale. Tout au plus pouvons-nous y noter une légère prépondérance ethnique : de nombreux étrangers au Zongo (27,9 % des chefs de ménage), ainsi que des gens du sud du Togo (35,8 %) ; de nombreux étrangers également à Kossobio (11,3 %) ; des montagnards du nord Togo (Kabyè, Losso et Lamba) à Barrière (48,1 %) (2) (cf tableau 1).

Parallèlement à cette immigration de caractère individuel, la ville de Sokodé s'est enrichie de déplacements collectifs. Des villages entiers ont, en effet, pris la décision de venir s'y agglomérer afin de bénéficier des équipements sanitaires et sociaux, ainsi que pour conserver les droits fonciers qu'ils pouvaient détenir dans le périmètre urbain.

Le petit village de Kédia amorça le premier ce mouvement. Situé à près de 5 km à vol d'oiseau du centre de Sokodé, au nord-est de la ville, il se trouvait trop à l'écart des voies de communication modernes dans l'angle formé par la route du nord et celle de Tchavadé. Aux environs de 1952, les gens de ce village demandèrent à la chefferie de Kpâgalama l'autorisation de s'installer sur la rive droite de l'Ata, à la périphérie septentrionale de la commune de Sokodé Ouro Boutcho Amidou, chef de Kédia depuis 39 ans (nommé chef sous l'administration française, vers 1945), avance comme motif principal de ce déplacement la nécessité de scolariser les enfants.

(1) Appelé ainsi car le centre du quartier était à proximité d'une barrière de contrôle.

(2) Kpalo-Kpalo n'existait pas encore en 1970.

L'interfleuve entre les rivières Ata et Kpondjo, où Kédia s'est installé, appartient dans son ensemble à la chefferie de Kpâgalam . Des ressortissants de cette chefferie s'y sont installés avant les années 70 en compagnie d'immigrés d'autres origines, puis le chef de Kpâgalam lui-même, et le reste de sa population rappliquèrent après 1970. Dorénavant devenu quartier urbain, Kpâgalama voit sa population augmenter rapidement.

Tout récemment, ce fut au tour de Salimdê d'intégrer comme un seul homme l'agglomération de Sokodé en traversant la Na avec ses 1 042 habitants, là aussi pour des raisons de commodités (naguère sur la rive gauche de la Na, le village était coupé de la ville lors des crues) mais également pour maintenir des droits fonciers puisque c'est lui qui accorda du terrain à Kouloundê.

*

* *

Il résulte de cette histoire de la ville que la plupart des quartiers sont de réelles communautés de type rural, préexistantes à une immigration urbaine massive et anonyme. Les immigrants individuels viennent s'y greffer, autour de noyaux traditionnels qui détiennent le commandement administratif (les chefs de quartier) et la représentation politique par le biais du R.P.T. (1). Les quartiers, ainsi constitués, ont à leur tête des chefs salués du titre traditionnel de ouro. Ils sont hiérarchisés entre eux selon la typologie suivante :

- les chefferies tém, issues de vieilles souches kotokoli :

. les chefferies mola pouvant prétendre à la chefferie supérieure de Tchaoudjo :

Kpâgalam, Koma (2) ;

. autre chefferie tém :

Salimdê.

(1) Rassemblement du Peuple Togolais.

(2) Koma est chefferie supérieure depuis 1949.

Elles ont la propriété coutumière de la terre qu'elles occupent, ainsi que celle des emplacements prêtés à d'autres communautés.

- les villages égoma fondés par des groupes immigrés au siècle dernier et reconnus par le pouvoir royal :
Didaouré, Kouloundé.

Les kotokoli des chefferies tém se plaisent à souligner le statut des gens de Didaouré, craignant que ceux-ci, par leurs activités commerciales et artisanales, ne prennent trop d'importance dans la cité. Ils rappellent notamment que les premiers habitants de ce quartier furent installés par le roi kotokoli un jour férié (Titê wirê) ce qui donna, après déformation populaire, le nom de Didaouré.

Ces quartiers ont en principe l'usufruit du sol sur lequel ils sont installés.

- autres villages kotokoli :
Tchawanda, Akamadê, Kag-nyidê, Kédia.

Installés sur des terrains que des chefferies tém leur ont prêtés, ils ont un droit d'usage indéniable. Néanmoins, dans la phase actuelle où les terrains urbains sont l'objet d'enjeux importants, ils subissent un grignotage de la part des chefferies donatrices qui reprennent d'une main ce qu'elles leur ont accordé de l'autre. Kédia se retrouve réduit à la dimension d'un lotissement et va de procès en procès avec Kpâgalam ; Tchawanda, naguère distributrice de terres en faveur des missions chrétiennes, voit ses droits remis en cause par Koma ; Salimdê s'est installée sur les terres de culture de Kouloundé. Cette restriction de leurs droits coutumiers est actuellement source de nombreux conflits fonciers. Elle entretient une certaine tension sociale entre les quartiers concernés.

- enfin, les "fermes" (1) à la périphérie urbaine pour l'instant hors de l'enjeu foncier :
Akokodê.

(1) Terme local désignant en fait un groupe de fermes, un hameau, installé à proximité d'un village.

Tableau 2

PRESENTATION TYPOLOGIQUE DES QUARTIERS DE SOKODE

| TYPES | QUARTIERS | CLANS FONDATEURS | DONATEUR FONCIER |
|---|--|------------------------------------|----------------------------------|
| Chefferies <u>tém</u> | Kpâgalam Koma Salimdê | Mola Mola Daro | Kpâgalam Koma Salimdê |
| Villages <u>égoma</u> | Didaouré Kouloundê | Mandingue Tabolou | Tchaoudjo Salimdê |
| Autres villages | Tchawanda Akamadê Kag-Nyidê Kédia | Kpandé Kobou Nawô Nintché | Koma Koma Koma Kpâgalam |
| Quartiers constitués par immigration individuelle | Zongo Kossobio Kpalo-Kpalo Barrière | | |
| Fermes | Akokodê | ? | Koma |

n'en demeurent pas moins en place, assumant leur fonction (moins la collecte des impôts), rendant de multiples services y compris aux autorités publiques, sans toutefois faire partie de l'organigramme officiel, ...

Le budget dont dispose la mairie de Sokodé est de l'ordre de 32 millions de F.CFA pour cette année (1983), ses services techniques se réduisent à un seul géomètre, c'est dire que la ville ne peut pas être gérée convenablement par ses seules instances centrales.

Dans ces conditions, on peut se demander si l'unité de gestion ne pourrait pas précisément devenir ces quartiers, dont une approche historique nous a permis de dégager la très forte individualité et le haut degré de cohésion sociale. A ce niveau, les autorités coutumières peuvent susciter efficacement une large participation populaire dans le cadre, par exemple, d'un programme d'animation communautaire. En prenant ces quartiers comme unités d'observation, l'analyse, résolument centrée sur les pouvoirs locaux, précède l'action.

BARBIER J.C1.